

GEORGES CANGUILHEM

*Vie et mort
de Jean Cavailles*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2018

Le présent texte a été publié pour la première fois en 1984
par Pierre Laleure, à l'enseigne des Carnets de Baudasser.
© Éditions Allia, Paris, 1996, 2018.



INAUGURATION
DE L'AMPHITHÉÂTRE JEAN CAVAILLÈS
À LA NOUVELLE
FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG
(9 mai 1967)

MESDAMES et Mesdemoiselles les étudiantes,
Messieurs les étudiants,

La vie, la carrière et le destin de Jean Cavallès peuvent être présentés en quelques mots. Né en 1903, fils d'officier, de religion protestante, scientifique de formation initiale, élève de l'École Normale Supérieure en 1923, licencié ès sciences mathématiques, boursier d'études de la fondation Rockfeller pour un séjour en Allemagne, agrégé-répétiteur à l'École Normale Supérieure, professeur au lycée d'Amiens, docteur ès lettres en 1938, maître de conférences de logique et philosophie générale à la Faculté des lettres de Strasbourg; mobilisé en 1939 comme officier de corps franc, puis comme officier du Chiffre, prisonnier des Allemands en juin 1940, évadé, revenu en octobre à l'université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand, désigné en 1941 par la Faculté des lettres de la Sorbonne comme professeur suppléant de logique, cofondateur du mouvement de résistance *Libération Sud*, fondateur du réseau *Cohors*, arrêté par la police française en août 1942, interné à Montpellier

puis à Saint-Paul d'Eyjeaux, évadé en décembre 1942, arrêté par le contre-espionnage allemand en août 1943, révoqué par le gouvernement de Vichy, fusillé par les Allemands et enterré dans la Citadelle d'Arras en février 1944, Compagnon de la Libération et Chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume.

C'est la première fois que je suis invité et amené à parler de Cavallès à Strasbourg, dans la faculté même où il a été professeur. Dans son deuxième numéro de l'année 1945, le *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg* a reproduit l'allocution d'Henri Cartan, alors professeur à votre Faculté des sciences, et la mienne, allocutions prononcées à la Sorbonne à l'occasion d'une cérémonie commémorative organisée par l'université de Paris et les organisations de Résistance. 1945-1967, il y a bientôt un quart de siècle. Les temps ont changé autant que les lieux. Comment convient-il, en 1967 et à Strasbourg, de parler d'un philosophe résistant, exécuté par les Allemands en 1944? D'en parler dans la ville sur laquelle flotte, comme un vœu ou comme une anticipation, le drapeau de l'Europe, à Strasbourg à qui le nouveau pont de Kehl prête sa pente douce pour des relations détendues avec la rive droite du Rhin? Convient-il de laisser

planer sur nos souvenirs la brume du temps qui en adoucirait les contours? Est-ce au contraire un devoir de raviver ces contours à la lueur sanglante d'un feu de peloton? Je me suis sérieusement posé la question et j'ai choisi, concernant l'homme et son action militaire, de ne rien estomper des raisons, des faits et des effets à l'époque, puisqu'il reste vrai que cette action a eu des raisons, a créé des faits, a entraîné des effets que l'histoire peut colorer différemment mais qu'elle ne peut abolir.

Il est de mode, aujourd'hui, parmi les étudiants, de se plaindre de n'avoir pas les professeurs qu'ils méritent, comme aussi, chez les professeurs, de se plaindre de n'avoir pas toujours des étudiants dignes de leur valeur. Ce sont là les conséquences du grand nombre. Mettez-vous maintenant à la place de cette poignée d'étudiants strasbourgeois, vos aînés, parmi lesquels l'un de vos maîtres, et qui furent, en 1938, les premiers étudiants de Jean Cavallès. Imaginez un jeune professeur à la stature un peu voûtée, mais au pas résolu, au front pensif et obstiné mais rayonnant, au comportement à la fois secret et cordial, au jugement sans complaisance, mais à la sensibilité vive. Cet homme est séduisant et railleur, enjoué et solitaire, il vit de rigueur

conceptuelle, mais aussi de musique et de poésie. Il est profondément attaché à une famille dont la culture ne le cède pas à l'élévation morale et à la sincérité de la foi. Imaginez, arrivant à Strasbourg, et devant ses étudiants, l'homme qui, au moment même où Bourbaki commence à proposer au monde un nouveau mode de pensée mathématique, nourrit l'ambition d'arracher, lui, en France, la philosophie des mathématiques à l'à peu près historique, pour en faire une discipline stricte, de rigueur analogue à celle de la discipline qu'elle prend pour objet. Il sait dans quel lieu de la spéculation philosophique une place est à prendre, qui l'attend comme son destin. Car Cavallès n'a jamais eu l'impression qu'en choisissant ce qu'il faisait, il était le maître de ses choix, ou qu'en poursuivant ce qu'il avait commencé il restait libre de se reprendre. Au moment où il travaillait à sa thèse, il écrivait à sa sœur ceci qui va plus loin qu'à une thèse : "Je t'assure que si je fais ma thèse, ce n'est ni par ambition de carrière – dont je me désintéresse plus que jamais – ni par naïveté de croire qu'elle sera utile à la philosophie, mais parce qu'elle est en train et que les choses, même une thèse de philosophie, ont une essence à quoi nous pouvons

participer, mais de sorte qu'il y aurait une espèce de péché à interrompre la collaboration¹". Un jour devait venir où Cavallès choisirait une autre tâche, à l'essence de laquelle il se sentirait nécessairement tenu de participer, jusqu'à la mort.

Vous n'oublierez pas que ce professeur, nouveau venu à Strasbourg, en sait long, et par voie directe, sur les Allemands et sur l'Allemagne de l'époque. Il y a séjourné comme boursier, il y est retourné à plusieurs reprises, il a travaillé dans les universités, à Berlin, à Hambourg, à Göttingen, à Munich, à Fribourg, il a fréquenté les mouvements de jeunesse. C'est, le plus souvent, d'Allemagne qu'il a été conduit à juger la politique extérieure ou intérieure française pendant les années trente. À Hambourg, il a pu voir les socialistes de la Ville Libre unir "dans un même hommage Bismarck, fondateur du Premier Empire, et Ebert, conservateur du deuxième²". À Munich, en 1931, il a entendu un démagogue botté clamer dans les brasseries ; en 1934, il a lu *Mein Kampf* ; en 1936, il a

1. Gabrielle Ferrières, *Jean Cavallès, philosophe et combattant, 1903-1944*, Paris, P.U.F., 1950, p. 97.

2. *Ibid.*, p. 79.

rencontré à Altona des opposants au régime hitlérien qui n'ont échappé que par miracle – et pour combien de temps? – au camp de concentration¹. En 1931, il avait rendu, à Fribourg, visite à Husserl, vieil homme amer de sa perte d'influence au profit de Heidegger². Soyez donc assurés que lorsque Cavallès se promène – car il sait flâner – dans les rues de Strasbourg, que lorsqu'il lit la presse locale, bien des choses, bien des faits, bien des gestes, prennent pour lui le sens qu'il faut, ou qu'il faudra bien un jour leur donner.

Ce professeur, fils d'officier, la guerre venue, est lieutenant de corps franc et commande une section d'infanterie coloniale devant Forbach. Il y gagne une première citation à l'ordre de la division, pour la hardiesse et le succès des coups de main qu'il dirige. La guerre s'enlisant dans l'expectative, il devient officier du chiffre au ministère de la Guerre; puis, rattaché en mai 1940 à l'état-major de la 4^e division coloniale, il est pris dans l'écroulement du système militaire français et capturé par les troupes allemandes. Imaginez maintenant Cavallès prisonnier, à qui l'officier

allemand qui l'interroge jette comme pour lui faire mesurer la déchéance de son pays: "Vous avez tenu moins longtemps que la Pologne", à qui un vieux paysan français de Bapeume adresse ce reproche collectif: "Nous, à l'autre guerre, nous ne nous étions pas rendus". Cavallès s'évade et, par la Belgique, rejoint Lille. Pari de casse-cou? décision lucide de ne pas accepter les faits parce qu'ils ne sont, après tout, que des faits? ou bien, une fois encore, ce sentiment, si profond, si permanent, d'être contraint de participer à la réalisation d'une tâche essentielle, une fois entrevue? Un universitaire traqué va d'abord à l'université, comme un prêtre va sonner à un couvent. Imaginez Cavallès, évadé et menacé, à qui un haut personnage de l'Université de Lille déclare: "Mais Cavallès vous avez déserté!", comme si l'acceptation résignée de la captivité était une obligation militaire, ou civique, ou morale. Cavallès aurait pu se sentir blessé par l'assimilation pusillanime de l'évasion à la désertion si son évasion avait été un recul devant la perspective d'une longue captivité, s'il n'avait pris qu'un risque momentané dans l'espoir de retrouver, en cas de réussite, la paisible occupation d'un professeur ou l'activité intellectuelle d'un chercheur qui,

1. *Ibid.*, p. 118.

2. *Ibid.*, p. 90.